

DU MÊME AUTEUR

MONTAGNE DES PHOTOGRAPHES, Bordas-Contrejour,
1989 (prix Nadar).

JARDIN D'ALTITUDE, sur des photographies de Jean-
Pierre Bonfort, Marval, 1990.

NEIGES, Contrejour, 1991.

MÉDITERRANÉENNES, Contrejour, 1991.

DANS LE SILLAGE DU MUREX, sur des photographies
d'Aris Georgiou, Schema & Chroma, Salonique,
1993.

SOURIRES, Abbeville Press, 1993.

L'HIVER DE LARTIGUE, Flammarion, 2002.

É L I S A B E T H F O C H

J E S U I S A U J A R D I N

récit



LE PASSAGE

*À ma mère,
à mon père*

L*a rêverie vers l'enfance nous permet une
condensation dans un seul lieu, de l'ubiquité des
souvenirs les plus chers.*

G A S T O N B A C H E L A R D

La Poétique de la rêverie

Les maisons ont leur propre vie qui n'a que faire de la nôtre. Le jour où l'on s'en aperçoit, il est trop tard. « La maison », celle que l'on croyait sienne, inébranlable, fidèle, a pris le large. On se partage les miettes qu'elle a contenues. Les grosses d'abord, puis les toutes petites, insignifiantes en apparence. On les garde ou l'on s'en sépare, qu'importe. Elles vous révèlent toutes que le souvenir seul vous appartient et qu'une maison vous habite plus longtemps que vous ne l'avez jamais habitée. Une petite leçon de choses.

LES TROIS TAS

On avait beau commencer par les choses faciles à trier, on finissait toujours par faire trois tas. Aucune logique ne présidait à leur élaboration. Souvenirs en attente d'une nouvelle destinée, ces trois monticules reflétaient l'état de nos émotions sans jamais nous souffler la moindre solution. Au rythme de la journée, ils s'enflaient d'un fatras d'objets hétéroclites et constituaient un volume fluctuant avec nos états d'âme. Rien à voir avec les contours précis d'une pile, d'une pyramide ou d'un alignement constitué selon un fil conducteur rationnel. Non, trois tas qui métamorphosaient en capharnaüm chaque nouvelle pièce investie. Nous les considérions avec

le désarroi de l'enfant qui emprunte un escalier roulant dans le sens opposé à celui de sa marche. Notre stratégie qui relevait plus de l'ultime exploration d'un territoire d'enfance que de l'urgence de vider une maison allait à l'encontre de l'efficacité souhaitée. Elle nous plongeait en revanche dans l'univers du conte qui offre si joliment à chacun l'occasion de trouver sa place sur terre. Devant nos trois tas nous nous sentions aussi perplexes que Boucle d'or découvrant une grande écuelle, une moyenne écuelle, une toute petite écuelle.

Notre situation était pourtant on ne peut plus prosaïque. Nous avions trois jours pour vider une maison d'enfance de son contenu. Or la moindre babiole nourrissait d'interminables hésitations qui se concrétisaient dans ces trois silhouettes à géométrie variable baptisées « on garde », « on jette », « à la limite... » Cette dernière appellation se transformait parfois ; « et si on donnait ? » Dans ce dernier cas, il ne s'agissait pas, pour ma part, d'un élan de générosité, mais

plutôt d'un moyen de satisfaire ma bonne conscience sans m'encombrer outre mesure. Ce tas concernait souvent des objets dont l'aura affective maquillait d'un ultime éclat l'évidence d'une séparation nécessaire. Malheureusement les valeurs sentimentale et financière n'étaient pas souvent au diapason. Mais tout dilemme œuvre dans le sens d'un détachement libérateur.

Le premier tas, dicté par l'affectif, était conséquent. Le second, très rationnel et peu encombrant. Le troisième enfin, hésitant, hypocrite, envahissant. Ces trois tas variaient avec l'humeur des uns et des autres, l'influence des uns sur les autres, les heures qui s'écoulaient malgré le silence d'une horloge immobile depuis des années mais dont nous croyions encore entendre le tintement. Des objets d'abord classés dans le premier tas valsaient dans le dernier et ceux classés dans le dernier s'abîmaient dans le second. Une danse macabre s'amorçait. Le temps perdait sa fluidité et se montrait sous son jour le plus

chaotique. Comme devant un jeu de mikado, nous ne pouvions toucher à rien sans provoquer de cataclysme. Pour éviter les coups de grisou, nous changions de pièce mais l'inévitable symptôme réapparaissait. Impossible de trancher. Nous piétinions, tel l'enfant sur l'escalier roulant pris à l'envers. De toute évidence nous souhaitions remonter le temps. En vain.

Sous prétexte de fuir l'épreuve, nous commençons par trier les petites choses de rien du tout mais ce sont elles les pires. Usées jusqu'à la corde, leur âme affleure. Elles émeuvent plus que tout.

Dans le registre des choses usées, je me souviens des chaussures. Une mise en jambes qui paraissait simple. Et pourtant.

Lorsqu'elles étaient trouées, c'était facile. On les jetait. Ou du moins s'apprêtait-on à le faire. On se demandait alors pourquoi elles n'avaient pas été jetées plus tôt. À condition de ne pas les enfiler pour sortir, elles pouvaient encore faire illusion. On les cirait.

Quelques pas jusqu'à un miroir. Coup d'œil scrutateur et poubelle ! La boîte à cirages maintenant : tubes entamés, desséchés, neufs. Et toujours ce purgatoire du tri.

Des chaussures presque neuves ? la décision était plus rapide. Nous les gardions. « Nous », mais qui ? « Moi ? non ! mais c'est peut-être ta taille... », « on peut toujours les garder, on verra plus tard », « mais on verra quoi ? une paire de chaussures de plus dans mon placard déjà trop petit ? non merci », « alors on donne », « mais à qui ? » L'absent avait toujours tort de l'être et se voyait affublé de souliers difficiles à harmoniser avec son style vestimentaire.

Enfin une paire de chaussures patinées mais correctes, *kitch* mais possibles. « Le soir où tu t'habilles dans le style années trente, pourquoi pas, je t'assure, tu devrais les garder. » « Mais pourquoi tu ne les gardes pas, toi ? » « Ce n'est pas ma pointure. » Une conversation mâtinée de sollicitude suspecte et d'arguments irréfutables, s'amorçait dans

un équilibre très instable jusqu'à ce que la paire de chaussures vienne se noyer dans le tas « à la limite... » Pour les vêtements, l'absence de décision l'emportait de la même manière.

Nous abordions alors les placards de cuisine. Il s'agissait cette fois de choses entamées ; comme du thé. Si la boîte était vide et laide, nous la jetions. Vide et belle nous la gardions ; « ça peut toujours servir ». Nous reproduisions inconsciemment le principe du jeu de piste. Il en existe dans toutes les maisons. Il consiste à garder des boîtes sans objectif précis. Avec le temps, c'est inévitable, on les remplit de bricoles qui n'ont rien à voir avec les boîtes. Arrive alors le moment où l'on cherche ces bricoles sans se souvenir de la boîte dans laquelle elles sommeillent. Et comme celui qui cherche est rarement l'initiateur de ce jeu démoniaque qui décale toujours l'objet de sa boîte d'origine dans une imbrication sans fin, le jeu de piste peut durer longtemps. Un exemple ? Ma grand-mère ran-

geait ses épingles à cheveux dans une boîte de thé, le thé dans une boîte de café, le café dans une boîte de biscottes, les biscottes heureusement étaient écrasées par un rouleau à pâtisserie qui les transformait en chapelure et interrompait cette course au trésor. Le seul indice inébranlable que nous possédions pour traverser l'épreuve était peu encourageant ; rien ne se trouvait à sa place. Avec une grand-mère qui ne dormait pas tous les soirs dans le même lit, nous ne devons pas nous attendre à trouver le sel dans la salière. Mon aïeule, comme ses biens, nomadisait dans la maison au gré de son humeur.

Enfin, lorsque la boîte de thé était laide mais pleine, après discussion autour d'une ultime tasse dudit breuvage – très corsé pour éviter le gâchis mais pas la crise de foie – nous finissions par la jeter. En moyenne, il fallait compter une heure de palabres pour prendre une décision que l'on abandonnait l'heure suivante. Or, la maison comptait seize pièces, une cave, un grenier, un garage et des dépendances.

Une fois l'ampleur de l'entreprise mesurée dans un salon, le débat reprenait avec aussi peu de rigueur dans un vestibule. On transhumait alors vers une salle de bains croyant l'escale plus facile, et l'on trébuchait sur le premier objet venu : poudre de riz, rouge à lèvres, eau de Cologne. C'était reparti ! Cette fois l'odeur s'en mêlait. Comment jeter un parfum lorsqu'il évoque un être aimé. Inhalation générale. Réflexion. Conclusion : une fragrance peut être appréciée sur la personne chérie et être « à la limite... » dans un autre contexte. Re-inhalation : une odeur entêtante imprégnait maintenant la pièce et précipitait notre décision.

Même les choses cassées provoquaient l'apparition des trois monticules susdits. Nous considérions l'objet et le type de détérioration. Une chaise à trois pieds faisait d'abord l'unanimité jusqu'à ce que l'un de nous dans une subite frénésie créative inspirée de *l'arte povera*, mijote une métamorphose que les autres guettaient sans indulgence mais avec

impatience. La chaise, résignée, attendait son sort comme tous les objets privés de l'usage que l'on est en droit d'attendre d'eux : en dehors de la galerie d'art ou de la déchetterie, point de salut.

Surgissaient aussi des objets inattendus, derniers spécimens d'une espèce en voie de disparition. Comme ce baigneur manchot qui réveilla des vocations contrariées d'orthopédiste. On pourrait toujours lui faire une prothèse. L'offrir aux générations montantes qui le dorloteraient encore plus que s'il avait eu deux bras. La chose prenait alors des allures de relique impossible à jeter. Après tout, la *Vénus de Milo* n'a pas fini ses jours dans une décharge, faute de bras. Le tas « on garde » s'élevait de manière inquiétante.

À travers ces choses usagées, craquelées, brisées, désarticulées, déchirées, ravaudées, rapiécées ou racornies, nous découvriions le secret de leur constitution, de leur assemblage, de leur tissage, de leur empaillage ou de leur rembourrage. Elles devenaient des êtres vivants,

presque des congénères. Nos destins étaient imbriqués. Nous ne pouvions soustraire la moindre chose sans être atteints, concernés à des degrés divers. Une fois cette expérience de solidarité éprouvée, nous étions pris par un sursaut d'efficacité dicté par des motifs très terre à terre : envie de se sustenter ou de dormir. Nous remplissions alors de gigantesques sacs plastiques avec plus de frénésie que de regrets. Nous jetions à tour de bras, plus avant le déjeuner qu'après. Moins le matin que le soir. Une légèreté insufflait à la mémoire le désir de tout revisiter, comme dans un rêve, sans rien s'approprier. Une procession d'objets, de bibelots s'ébranlait, prête à quitter les lieux. Un inventaire sentimental convoquait aussi bien les armoires lorraines, les bahuts, les guéridons, les paravents que les potiches, le pigeon en cristal de roche avec son bec et son aile brisés, la bonbonnière rose à petites fleurs, la pendule en bronze, le compotier en cristal, le bol ébréché à gros carreaux, les timbales en cuivre qui s'empilent, le

vieux mannequin et mille autres petites choses usées qui mettent en garde contre nos illusions éternitaires.

Nous assistions, impuissants, à la lente disparition derrière la ligne d'horizon des vestiges de notre enfance. Les choses changeaient de place. Il était temps de trouver chacun la sienne. Vider cette maison nous offrait de faire le vide en nous.

Les objets inhérents à la vie de mes grands-parents se sont éparpillés aux quatre coins de l'espace. Tout au plus avons-nous contribué par quelques pichenettes à les satelliser. Loin d'être en apesanteur au milieu de toutes ces forces centrifuges et centripètes, nous nous sommes sentis quelque peu ébranlés. Comme jadis les pommiers du jardin assaillis par nos jeux barbares.